

# I

Les grosses grappes mauves de la glycine se balançaient doucement. Elles venaient d'être secouées violemment pendant trois jours par un mistral déchaîné et Tessa s'étonnait de leur résistance et de leur beauté après cette tempête.

Tessa était seule, elle n'attendait plus rien désormais ; elle venait d'être happée par une tornade appelée « *liquidation de biens* » avec ses multiples conséquences sociales, familiales et amicales. Un désert soudain dans sa vie : la perte de sa belle maison, de son jardin jungle avec ses centaines de fleurs dont elle était si fière.

Elle n'avait pas d'emploi, pas d'argent bien sûr et aucune ressources, juste quelques vieux meubles, qui tout à coup, parce qu'on a besoin pour survivre de les sacrifier, ne valent plus rien ; ce n'est pas le bon bois, la bonne époque, le bon style ...

*« c'est une belle armoire mais elle est beaucoup trop grande, voyons, ça ne vaut plus rien ces machins là »,  
« ah bon ? ! », « oui ce petit bahut n'est pas mal mais les pieds ont été refaits, le plateau aussi. Si j'en tire*

*mille francs, ce sera le bout du monde. Bon je vous en donne 800 francs parce que c'est vous ».*

Elle est écœurée par le petit monologue du brocanteur entendu trois ou quatre fois. Ce n'est pas la peine d'en faire venir un autre, les prix se tiennent et elle a besoin d'argent tout de suite, ils le savent bien.

Tout s'effondrait, s'effritait, éclatait, même les meubles de la grand mère.

Le tunnel dans lequel elle avançait comme une somnambule avait peu d'ouverture sur la vie, les amis s'étaient éloignés, sauf quelques très rares au cœur pur et solide qui vont l'épauler et s'inquiéter d'elle pendant ce temps noir.

Il y a les coups de fil anonymes, hideux qui lui font peur, elle hésite désormais à décrocher, mais il le faut bien et il y a quelques fois des voix amies au bout du fil.

Son mari indifférent et peu présent était tout de même là quand sa détresse ou ses colères avaient besoin d'être perçues ou renvoyées comme des vagues qui s'abattent sur les rochers. Ses chagrins maintenant étaient plats, enfermés en elle comme une mer étalée, froide et dangereuse dans son apparente tranquillité.

Et les problèmes étaient si nombreux : chercher une école d'abord pour la plus jeune de ses filles aux environs de son futur emploi, il faudrait la remettre dans le privé malgré le manque de ressources et expliquer au Directeur compréhensif les difficultés financières de la famille. Elle avait essayé l'enseignement public mais la réponse étonnante et sans nuance avait été « *il fallait inscrire votre fille avant* » avant quoi ? Avant qu'elle trouve du travail et saches où elle allait vivre ? oui peut être. Dans la débâcle Tessa n'y avait pas songé. Suite de la réponse « *votre fille va avoir 16 ans, elle vient du privé et nous avons déjà 125 élèves de trop, débrouillez vous* ».

Ensuite il faudrait trouver une maison avec un peu de terrain, car en plus des filles il fallait penser aux chats et aux chiens que personne n'accepterait dans un appartement.

Elle fait de longues promenades dans ce jardin qui lui appartient encore un peu puisque la vente aux enchères n'aura lieu que dans quelques mois, elle ne sait pas quand d'ailleurs, ni la date à laquelle elle doit quitter les lieux ni la manière dont les chose vont se passer. Elle saura plus tard que c'est l'habitude ; les gens comme elle ne sont plus des citoyens à part entière et il ne semble pas

nécessaire aux différents syndics de les informer de quoi que ce soit.

Elle va et vient, se débat dans d'innombrables difficultés, son mental se dilue, fuit. Elle doit se concentrer sur les détails pratiques, préparer le déménagement à tout hasard ; elle a l'impression d'être engluée dans une toile d'araignée.

## II

Tessa lutte contre des tentations morbides, elle s'étonne et s'indigne du tollé que cela soulève aux quelques amis à qui elle ose en parler, pourquoi n'aurait elle pas le droit de prendre la porte de sortie qui la tente si fort. Elle pense avoir le droit le plus absolu de choisir ; on ne peut pas le faire pour entrer dans le monde mais en vertu de quelle règle, quelle convention doit elle rester dans le rang. Sa colère contre les bons conseils administrés si aisément vont l'aider à lutter ; elle accepte de vivre, il le faut ; il y a ses filles. Elle pense avec sagesse qu'on ne peut imposer leur vie durant,

un fardeau aussi lourd à des enfants : une mère suicidaire.

Elle regarde désormais avec trop de lucidité tout ce qui l'entoure, ses filles, les autres, elle se juge elle même sans aménité ; elle ne s'aime pas.

Tessa se sentait devenir dure, sèche, inerte. Sans amour il n'y a plus de vie. Le cœur doit aimer pour rester vivant, chaleureux. Il fallait le laisser s'emplir de nouveau, s'ouvrir aux autres, se partager, s'agrandir, se donner.

Elle devait se garder de toute amertume, elle devait retrouver cette indulgence qui lui faisait toujours trouver ou presque son prochain sympathique. Chasser cette dureté qui l'envahissait, la mutilait ; retrouver le rire, peut être pas ce rire éclatant qui débordait d'elle si souvent autrefois et qui lui allait moins bien mais un rire plus calme, né de ses luttes et de ses victoires, surgi de ses misères, triomphant malgré tout. Elle se savait encore et toujours capable de fous rire et d'humour. Elle se demandait avec sagesse, si après tout le bonheur n'était pas fait que du manque de malheur. C'était triste comme philosophie mais si réaliste ; rien de ce qui lui était arrivé n'était vraiment grave.

Une de ses amies, grande sportive, amateur de voile et de ski, était tombée dans un ravin et s'était fracturé la colonne vertébrale. Depuis des années elle était dans une chaise roulante et trouvait le moyen de rire, de travailler, de s'occuper en partie de sa maison.

Son mari prépare son départ pour les Etats Unis où il compte chercher la prospérité et bien sûr continuer la longue liste de ses bonnes fortunes. Sa légèreté habituelle a fait place depuis quelque temps à un mutisme lourd, de regrets probablement ; il n'en parle pas.

Ils sont si loin l'un de l'autre et depuis si longtemps, ils se battent chacun de leur côté, pour survivre. Rien ne peut plus les rapprocher, même pas cette catastrophe qu'elle attendait depuis des mois et dont elle l'avertissait régulièrement avec des précisions dont le sens ne pouvait échapper qu'à lui « *je n'ai pas pu payer la TVA ni l'URSSAF, ...* ».

Il refusait d'entendre, il pensait toujours que les choses s'arrangeraient, qu'un miracle, peut être du genre LOTO surviendrait. Mais il n'y a pas eu de miracle et tout leur a été enlevé.

A l'annonce de l'arrêté de la Cour il se mit à sangloter et s'écroula dans un fauteuil d'où il bougea à peine pendant deux semaines.